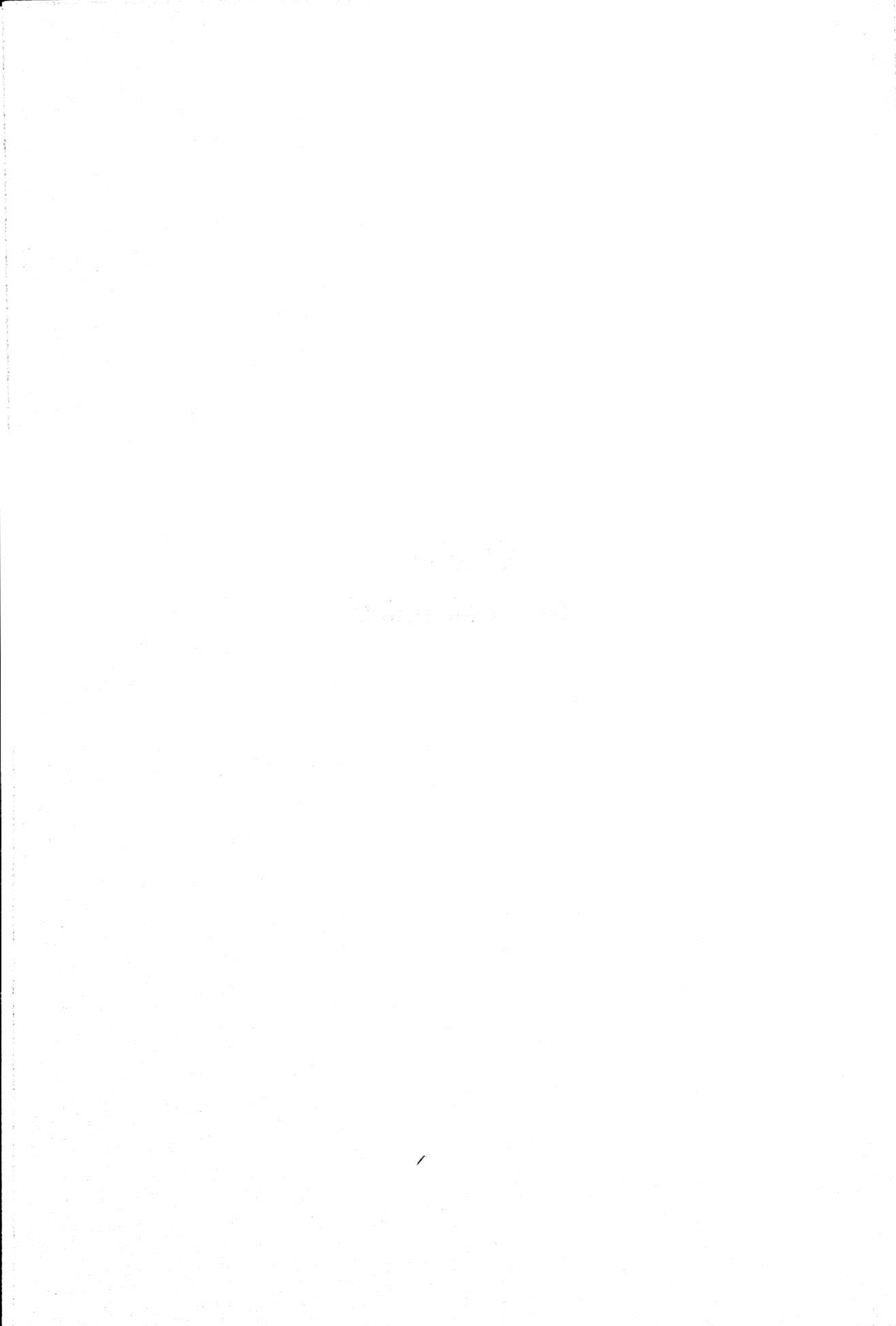
JEAN DE LA VARENDE

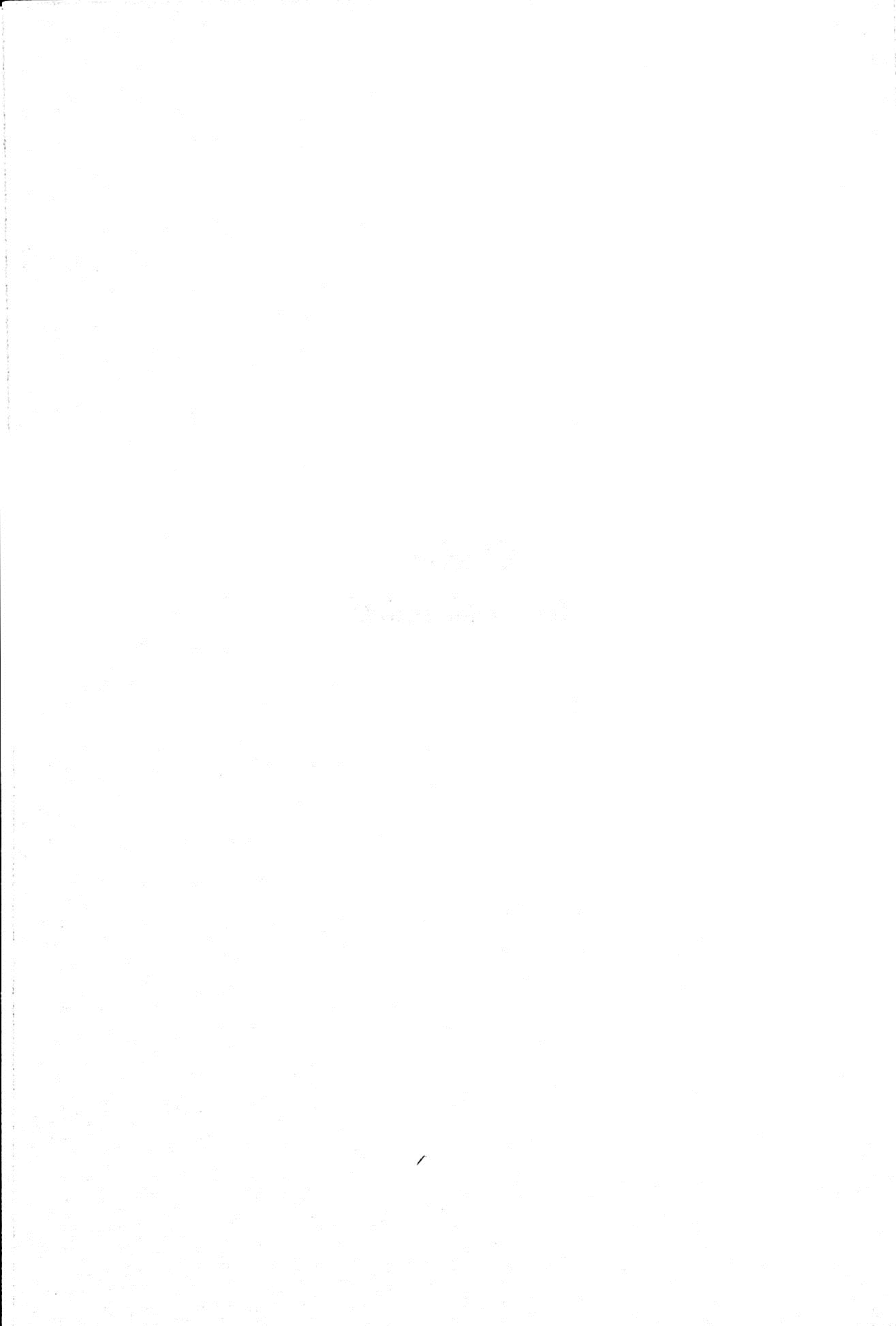
Ouche,
terroir bien-aimé



"PRÉSENCE DE LA VARENDE"
MCMXCVII



Ouche,
terroir bien-aimé



JEAN DE LA VARENDE

Ouche,
terroir bien-aimé



"PRÉSENCE DE LA VARENDE"
MCMXCVII

Ouche, terroir bien-aimé

TOUT le monde connaît ces « pays », issus du mot *pagus*, contrée, qui divisent, circonscrivent, caractérisent les divers terroirs normands. La province ramène autour d'elle ses enfants. Nul n'ignore le pays d'Auge, le pays de Caux, le pays de Bray, nous avons rendu au pays d'Ouche sa place singulière, sa prépondérance. Il émanait de lui une autorité inquiète et mystérieuse, mais ses limites s'étaient perdues. La découverte, aux archives d'Évreux, d'un formulaire ecclésiastique, nous permit de lui restituer sa forme originelle. Au centre de la province, un triangle long de soixante-dix kilomètres, la base adossée au pays d'Évreux et au Drouais, pays de Dreux, pour finir au Merlerault, à l'ouest. Bordé au sud par l'Avre qui court sous terre abreuver Paris, et, au nord, par la Risle et la Charentonne, rivières torrentielles et bleues.

Ce fut une contrée essentiellement guerrière, aux temps héroïques. La petite Charentonne, où subsistèrent les derniers orpailleurs, se voyait formidablement défendue par un chapelet de donjons dont demeurent les substructures presque déconcertantes et qui posent un problème non résolu. Des enceintes gigantesques, presque à se toucher. La fortification de

Ferrières s'étend sur trois hectares, celle de Beaumont sur cinq, celle de Montfort sur sept.

Une terre de forêt, pendant longtemps presque réservée aux arbres, avec l'immense forêt d'Ouche, la Brocéliande du Nord-Ouest dont il reste encore la forêt d'Évreux, la forêt de Conches, la forêt d'Écouves, futaie de chênes druidiques, point culminant de la Normandie. La réunion parcellaire d'Écouves atteint quinze mille hectares.

Du bois sortaient les révoltes, ces émeutes hurlantes qui jaillissaient des arbres. Une vie secrète et fermée, abondante en frairies et libations, largement arrosée et surnourrie de gibier. L'on s'est étonné de la violence de mes bouquins, l'on y soupçonna un esprit mélodramatique qui s'écouterait, et je saisis cette occasion pour mettre au point, hors du roman, la rudesse exceptionnelle et lyrique de mon « solage », cette sorte de férocité qui s'en délivre toujours comme un feu mal éteint, et gardant d'ailleurs sa noblesse native. Dans *les Paysans* de Balzac, la forêt des Aydes est la vraie coupable. Ce petit citadin nous a livré le peuple des arboricoles avec une sûreté, une abondance géniale.

L'imagination, à quoi j'aurai consacré toute mon œuvre, est ici dominatrice. Le Normand est un conteur né ; déjà, dans les vieux âges, il payait son hospi-

talité avec des récits. Le pays d'Ouche, par ses isolements et ses hameaux, favorise le « parlage » et les réunions bavardes, les rédactions orales. Son stock de légendes et d'histoires paraît inépuisable.

Toujours pays de sorciers — ici compte la métaphysique — pays d'outlaws, pays de païens : alors, pays de missions qui contribuèrent à cette intellectualité hors de pair chez les ruraux. On a combattu le démon à coups d'abbayes. On assurait que l'on pouvait traverser le pays d'Ouche sans sortir des terres ecclésiastiques. Avec le ciel de Dieu, la lumière chrétienne épurait les terroirs et le démon reculait. L'ancienne superstition faisait toujours réserver un boqueteau au centre du champ cultivé pour le refuge des diables. Il y est encore. La réputation des abbayes normandes descendit jusqu'à l'étranger. C'est Lanfranc qui rétablit l'abbaye d'Ouche, que les Vikings avaient pulvérisée.

Mais une particularité géologique renforça la véhémence du pays. L'Ouche aura été le bassin de Briey du Nord-Ouest. On y trouve d'immenses dépôts de scories vertes et bleues dont certains remonteraient aux Gaulois. Les cinq barons fossiers de Normandie, dont le premier, au XVIIIe siècle, était encore le duc de Broglie, y avaient leur siège social dans un bourg dont les murailles n'avaient d'autre service que de préserver leur maison-mère. Les gisements

de fer abondaient ; partout s'offrent d'énormes cuvettes mystérieuses et vides. Le pays entier était animé par les « bocards » qui concassaient le minerai, par les « martinets » qui le frappaient, par les fours à la catalane, flamboyait par les forges et les ferrières. Fracas et mouvements qui secouaient la langueur campagnarde.

D'ailleurs, si la mine à galeries s'y creusait peu, le mystère du pays se maintenait par les forages de toutes sortes, puits profonds et marnières. On a dit que dans l'Ouche, on trouvait autant de routes en dessous qu'en dessus. De plus, par une bizarrerie géographique, presque toutes nos rivières sont dites « à perte ». Soudain, la rivière diminue, se change en ruisseau, en ruisselet, en fossé et plus rien hors une échine frémissante de roseaux, d'herbes pâles qui suivent le cours souterrain.

Cependant, une des causes les plus efficientes de cette activité fondamentale est attribuable à l'aristocratie du lieu, due sans doute aux chasses et aux vastes facilités domaniales. On compte ici une réunion de familles princières anormale dans un périmètre aussi étroit. Neuf maisons ducales y ont résidé ou y résident, et nombre de très anciennes familles provinciales. S'y tinrent des petites cours qui affinèrent tout le pays par leur simple présence et celle de leurs hôtes. Les châteaux agirent par leur beauté,

leur entretien. Le territoire en possède encore d'admirables, dont certains sont parmi les plus précieux de France, tels Beaumesnil. L'on rencontre trois châteaux ou manoirs par commune, dont les propriétaires assurent la bonne tenue.

La ville est, à l'ordinaire, couchée dans la vallée, ses rues traversées de ruisseaux, bruissantes de fontaines. Les maisons y sont d'excellent style. Bien entendu, les pans de bois normands, mais, à côté, une construction bien plus raffinée dans sa sobriété et ses lignes pures, un agencement classique de chaînages roses et de panneaux en crépi doré, dans une perfection si simple qu'on s'en est souvenu pour la reconstruction actuelle. Le mot « distingué » convient à ces maisons moyennes, à ces presbytères solides, à ces demeures calmes, discrètes et soignées. L'on y trouve toujours des arbres taillés.

L'intérêt du paysage tient à l'opposition du plateau et des vallées qui le sillonnent. Le plateau développe largement, toutefois sans trop d'espace, sans cette sensation de fatigue que donnent les trop vastes plaines cultivées. Ici, la forêt ferme tous les horizons, la forêt refuge, distraction et récompense. Le plateau est d'ailleurs décoré de hameaux où les chaumières se groupent dans un réseau de haies taillées qui ne limitent ni la vue ni la causette, les « bocages » étroits et serrés où l'on voisine de nuit et de jour.

La Charentonne

PEUT-ON s'intéresser à une petite rivière, l'aimer comme un être vivant, avec tout juste assez de littérature pour exprimer, selon votre mode plus ou moins expert, cet attachement et cette fidélité ? Je le crois, en évoquant ma Charentonne natale. Oui, je sais, la rivière a fort inspiré les poètes et la *Voulzie* valut une auréole bien artificielle à certain rimeur de mirliton. Chez moi, rien d'analogue : ni ces mignardises de plume ni ces tortillements émasculés : une affection virile et fraternelle. Je voudrais moins bêler...

L'avantage imaginatif d'une rivière personnelle, c'est qu'on la connaît bien. Evidence ! mais qu'on la connaît d'enfance, la nôtre et la sienne. En fait, nous y avons patouillé avec délices dès nos premiers pas, quand pour elle cette connaissance est intégrale. Nous la suivons, la petite rivière domaniale, de la naissance à la mort, dans tous ses âges, de sa source à son estuaire ou son confluent.

Nous l'avons vu balbutier, quand elle jaillit encore informe dans son *ber*, son berceau, l'étroite conque où elle filtre. Le ruisseau grandit, s'avive, se hâte, se

met à courir. La rivière, adolescente, chante déjà, bientôt s'étoffe, son corps luisant s'étale, sa brillante nudité s'élargit enfin dans les prairies où rôde la naïade.

La Charentonne est un petit fleuve sacré. Elle naît d'une fontaine miraculeuse. On y soignait et guérissait la lèpre, puis quand il n'y eut plus de lèpre, la folie ; et comme la folie continue, elle est encore vénérée. Pour nous, elle se présente comme tout à fait généalogique. La légende (et qui a bon dos) nous accorde la parenté des Giroie, superbes guerriers du XIe siècle, de qui dépendaient la vallée de la Charentonne et l'abbaye d'Ouche. Au bord de sa source, le plus magnifique des Giroie put se sanctifier ; moine-soldat, mire hippocratique, bataillant, guérissant, et à qui Dieu fit la faveur de donner cette lèpre que Malcouronne attaquait de ses mains chastes et princières. Son histoire se lit tout au long dans Orderic Vital, notre grand conteur du XIIe siècle. Malcouronne, ne pouvant se contenter de la dévotion, le grand moine aventurait sa « couronne », sa tonsure claustrale, dès qu'il pouvait combattre en l'honneur du prince.

Tout de suite mystérieuse, la Charentonne se hérisse de défenses réellement formidables et disproportionnées à son importance stratégique. Seule l'Epte, frontière de la Normandie au sud-est, peut lui être comparée. Un château fort gardait chacun de ses ponts, sans exception

aucune, et quel ! comme dirait Saint-Simon ; on y voit encore les buttes qui soutenaient les donjons, des « mottes » hautes de quinze mètres, et des retranchements couvrant des hectares.

La route prenait la forme d'une grecque, en zig-zags réguliers et passant d'un bord à l'autre ; chaque partie perpendiculaire au cours d'eau était commandée par les meurtrières et les bastions.

On y trouve des ponts aux assises, aux piles cyclopéennes, si les tabliers ont cédé. Son régime devrait être torrentiel ; elle naît à trois cents mètres de haut et en descend deux cents en cinquante kilomètres. La Seine, pour trois cents kilomètres de méandres, s'abaisse de vingt-huit mètres... Or la Charentonne est lisse et lamée, dans ses belles prairies ; elle coule au ras de l'herbe, car elle est arrêtée toutes les cent toises par des moulins, maintenant en partie disparus mais dont tous les biefs régularisent le cours rapide de la rivière. Que pouvait-on donc y moudre avec cette application et cette abondance ? A huit kilomètres de chez nous, en amont, on s'étonne encore d'une chaussée considérable, qui devait créer derrière elle un lac d'une lieue de long. Aujourd'hui, un gigantesque coup de hache a tranché le remblai par où se précipite la rivière. Il reste la tradition de pêcheries énormes et ducales.

En 1850, avant la création des prairies

artificielles, les prés irrigués valaient cinq cent mille francs de notre monnaie, l'hectare. Aujourd'hui, on les dédaigne, on parvient mal à cent mille. Mais une autre tradition s'y ajoute et spécialement troublante car elle est prestigieuse et qu'elle expliquerait ces fortifications exceptionnelles. Il s'agit du lavage de l'or. La Gaule, jadis, produisait beaucoup d'or, et les Romains ne cachaient pas l'arrière-pensée de leur conquête. Or, et justement sur une de nos parcelles, existent les ruines d'une maison qui s'appelle encore pour certains du « repailleur » et pour d'autres, mieux renseignés, de « l'orpailleur ». On raconte que le chercheur d'or fut volé d'un magot assez considérable et qu'il s'y pendit de chagrin. En tout cas, faute de pouvoir la louer à cause de son mauvais renom, nous l'abandonnâmes à une sorcière, une vraie jeteuse de sorts. Elle y éleva, splendides et nus, les cinq enfants naturels de sa fille, dont l'aîné avait tout juste quinze ans de moins que sa mère.

J'ai oublié son nom magnifique, mais non point ses regards épouvantables, son regard infernal dans une face jaune soufre, comme si elle se fardait avec de la poudre volée. Cette Mère-du-Mal se plaisait dans la maison maudite ; autour d'elle et baignés hiver comme été et chaque jour dans la Charentonne pactolienne, cinq petits culs-nus, roses comme des coquillages et dodus comme des saucisses.

Les sorciers du Pays d'Ouche

C'EST un vieux dicton : en pays d'Ouche, plus de sorciers que de bergers. On l'énonce encore avec une ironie apparente, mais sans que le sourire soit tout à fait franc. En fait, cette curieuse contrée normande demeure anormalement attachée à ces pratiques superstitieuses qu'on attribuait au Moyen Age, à ses magiciens rustiques, à ses cultes extra-naturels. Les pratiquants s'en cachent à peine : la sorcellerie, ou du moins quelque chose qui lui ressemble, paraît admise par tous.

Le pays d'Ouche se développe en un triangle dont la base serait Évreux-Nonancourt, et dont la pointe s'enfonce jusqu'au Merlerault, patrie de Nez de Cuir. Région relativement pauvre de la riche normandie, récupérée tardivement sur la forêt et le paganisme, et qui, ayant servi de refuge aux outlaws, aux réfractaires, en a gardé des hérédités sauvages et venues du Nord. Un mysticisme inattendu, une inquiétude constante, agissent sur les cervelles et troublent les consciences.

Violence et rêverie cohabitent. Ne serait-ce que ce panachage invraisemblable des sectes. Culte catholique évidemment, culte protestant, avec une importante dissidence formant schisme, culte antoiniste, attente du paraclet et, enfin, diabolisme informulé mais soutenu. On voit donc la division et l'affaiblissement de ces esprits forts.

Cette hétérodoxie a toujours été combattue, et dès les premiers âges, par les fondations pieuses et les châteaux. Le pays réunissait six familles ducales et trois des abbayes majeures de Normandie, avec une centaine de prieurés et de manoirs pour lutter contre le Mal et le Malin. Il est d'ailleurs possible que tant de précautions et de soins aient développé ce sens aigu de l'instabilité qui secoue cette population : la foi — la bonne et la mauvaise — les repentirs et les désordres, les menaces célestes et les promesses infernales, tant d'élans et de si longs regrets...

Il est d'usage ici de ne consulter le vétérinaire qu'après le sorcier, et le médecin qu'après le mire. J'ai connu beaucoup de sorciers dont certains jouissaient d'une clientèle acharnée. Quelques-uns insignifiants et d'une imposture certaine, d'autres, croyez-le, de haute autorité et même de grande mine, qui guérissaient souvent. Voilà le fait devant lequel nous perdons quelque peu de notre jactance. Ils avaient sans doute hérité de recettes, avaient

acquis de l'habileté manuelle et sans conteste employaient la suggestion avec maîtrise. J'en ai rencontré qui pouvaient faire peur. Parmi ces spectateurs du mystère existaient certainement des criminels. Ils pratiquaient l'envoûtement, mais usaient aussi des poisons végétaux. J'ai reçu des confidences de vieux médecins qui se turent par magnanimité et amour de leur terrible petite patrie.

D'ailleurs, sur ce terroir si particulier, règne une amabilité courtoise tout à fait charmante, une facilité de rapports qui frappe tous les voyageurs. Pour vous renseigner, les mioches vous font des discours, et les gens se dérangent pour vous guider. « Mes » braconniers, depuis que je ne chassais plus, ne me laissaient jamais manquer de perdreaux aussitôt l'ouverture (et même avant). Le pays est large ouvert sous le ciel. Les vallées sonores y sont adorables, contrastant avec la gravité du plateau et le silence des forêts. Les filles y sont jolies, les habitations soignées, fleuries. On y voit les plus beaux châteaux de la province. Il y règne un souvenir des loyalismes désuets.

Est-ce par courtoisie paysanne qu'on y entretient de bonnes relations, même avec le Diable ?

Les Charitons

SAVEZ-VOUS ce que c'est qu'une *charité* ? Seuls les Normands et les Picards répondraient. Les charités sont des associations civiles dont le but est d'enterrer les morts. Civiles, parfaitement, des sortes de pompes funèbres, mais dominées par le sens religieux, et qui, certaines, millénaires, ont subsisté d'elles-mêmes, sans aucune intervention des pouvoirs publics ; des confréries qui naquirent des plus nobles décences de jadis. Au moment des grandes épidémies, des fléaux qui fauchaient toute une contrée, toute une nation, au moment des pestes et des lèpres, elles surgirent ; au moment des Morts rouges et des Morts noires, elles s'imposèrent. Quand l'être se courbait sous une désolation, une angoisse éperdues, lorsqu'on fuyait sa demeure, sa famille, que le frère enfermait le frère, l'époux sa femme, pour les laisser mourir seuls, il se trouva donc de fortes volontés qui n'admirent point le désordre, l'abandon, se refusèrent à laisser la chair de l'homme promise au Ciel, et faite elle aussi à l'image de Dieu,

à l'abandonner au bec des corneilles, à la dent des loups, à la putréfaction solaire. On inhumerait tous les morts avec des honneurs et des prières. On les rejoindrait dans les maisons marquées de la croix noire, de la croix de poix ; on ouvrirait ces portes dont certaines étaient déjà clouées comme des bières ; on affronterait le souffle, l'haleine affreuse, l'émanation pourrie et, décemment, en groupe constitué, le chrétien serait mené jusqu'à sa tombe près de l'église, en terre bénite. Qu'il y eût aussi le dessein de limiter le fléau en ensevelissant les cadavres et sa contagion, sans doute, mais le but mystique le dépassait. S'il ne s'était agi que d'un enfouissement, eh bien, un homme, une pelle et une heure y auraient suffi. On voulait des obsèques et conférer au plus humble un peu de cette grandeur des cortèges qu'il n'avait peut-être jamais connue.

A ces Normands, il restait de plus un sens guerrier de la vie ; tout mort devenait, et cela subsiste, un soldat vaincu, un héros tombé, et c'étaient ses frères d'armes qui l'inhumaient, solennellement. Les charités ne font que disparaître, et beaucoup se maintiennent encore, végètent. J'ai vu celle de ma paroisse se transformer en agence laïque, assez sinistrement, d'ailleurs, remplaçant les ornements héréditaires par des salopettes noires et un béret basque, oui, sigillé de deux lettres d'argent PF (Pompes Funèbres). A côté de nous, sur une

façade d'un village perdu, restait une plaque sous le larmier de l'ancienne maison confraternelle où l'on pouvait lire : *Charité de la Trinité-de-Réville, fondée* — tenez-vous bien ! — *en 1036*, l'année où mourut en Terre Sainte, ce Robert le Magnifique qu'on appelle aussi Robert le Diable, père de Guillaume le Conquérant. Durant neuf cents ans, la confrérie s'était acquittée de sa besogne, réunissant ses porteurs intrépides et frustes, les arrachant aux travaux de la terre, les emmenant avec leur civière et leurs cierges, leurs « torches », au travers des bourrasques, des neiges, des verglas, glissant et titubant, se relevant et se profilant toujours sur les horizons funèbres. Ils allaient, stoïques, sonnant à grand branle leurs *tintenelles*, des clochettes au manche de bronze, pour demander des prières à ceux qui travaillaient encore, et aussi pour les écarter du convoi redoutable.

Les paysans du pays d'Ouche disent « campunelles », parfois, pour leur cloche processionnelle, et c'est évidemment une altération rurale de « campanelle », la petite cloche ; mais il y a plus significatif. Un des sonneurs spécialisés, qui remporta le grand prix du tournoi sonore, nous assurait que son père disait « tartavelle », et cela pourrait faire réfléchir. La tartavelle, en effet, dans les glossaires, désigne en langage courant, patoisant, *la crécelle des lépreux* ; la cliquette au moyen de laquelle le lépreux faisait le

vide autour de sa promenade. L'emploi de la tintenelle aurait donc eu pour dessein, non d'appeler les gens à concourir au convoi, mais, bien au contraire, à les en écarter.

On ne sait pas très exactement quels furent jadis leurs uniformes. Aujourd'hui, leurs signes distinctifs datent, et au plus tard, de la Restauration. C'est cependant très particulier. Ils revêtent d'abord une soutanelle, une blouse longue et flottante de lustrine noire, avec des galons aux manches qui indiquent les grades et les anciennetés. Ils se couvrent d'une barrette ecclésiastique à trois cornes et houpette de soie, galonnée aussi. Enfin la pièce essentielle, le *chaperon* : une énorme étole deux fois large comme celle des prêtres, qu'ils se passent en écharpe tel un baudrier. L'étoffe est en velours rouge ou vert, plus rarement noir, entourée de larges franges d'or. Là-dessus, le goût fastueux des brodeurs anciens s'est donné libre cours. Ce sont des épis et des acanthes en ronde-bosse, des raisins et des roses, avec, au centre, un saint Sébastien de carnation. Un saint Sébastien de soie charnelle, de pourpre pâle, dont l'épiderme bien normand, la peau phosphorescente, luit comme une nacre. Les bras levés et attachés, il est tout empenné de flèches, tout tacheté de mouchetures sanguinolentes ; mais ses pieds reposent sur un gazon de vert émail, mitraillé de corolles, de pâquerettes et de coquelicots.

Saint Sébastien est le patron des charitons ; le soldat torturé, le saint des archers normands qui ne le cédaient qu'aux archers d'York, et pour lesquels on plantait dans chaque propriété deux ifs destinés à leurs arcs, bien que l'if empoisonne le bétail. Le saint qui satisfait à la fois notre cruauté et notre habileté, notre santé, puisqu'il échappa à tant de sagettes si bien placées et si justes, et notre chance irréfutable.

Le sonneur de tintenelles, le « cliqueteux », bénéficie d'une dalmatique byzantine, d'une mandille plus riche encore. Tout cela, il y a seulement vingt ans, s'en allait au travers des campagnes, sans corbillards, mettant son orgueil à promener à bras les plus lourdes châsses et par les plus mauvais chemins.

Qui dit confrérie dit frairies, assure-t-on. Le prévôt et l'échevin, les deux dignitaires, offraient des repas, mais chèrement payés si l'on appréciait le chemin parcouru au service des morts. Une quête, les jours d'inhumation, et un service solennel, gratuit, quand le chariton était entré à son tour dans l'église sans y venir sur ses souliers ferrés, et voilà le plus clair des avantages.



ORIGINE DES TEXTES

Ouche, terroir bien-aimé
Vieilles Maisons Françaises n° 134
Octobre 1990

La Charentonne
Artaban - 13 décembre 1957

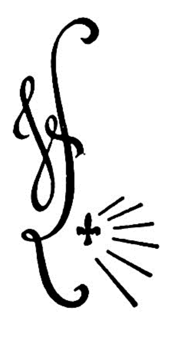
Les sorciers du Pays d'Ouche
Paris-Presse - 6 juillet 1956

Les Charitons
Extrait de « Seigneur, Tu m'as vaincu... »
Librairie Arthème Fayard, 1961

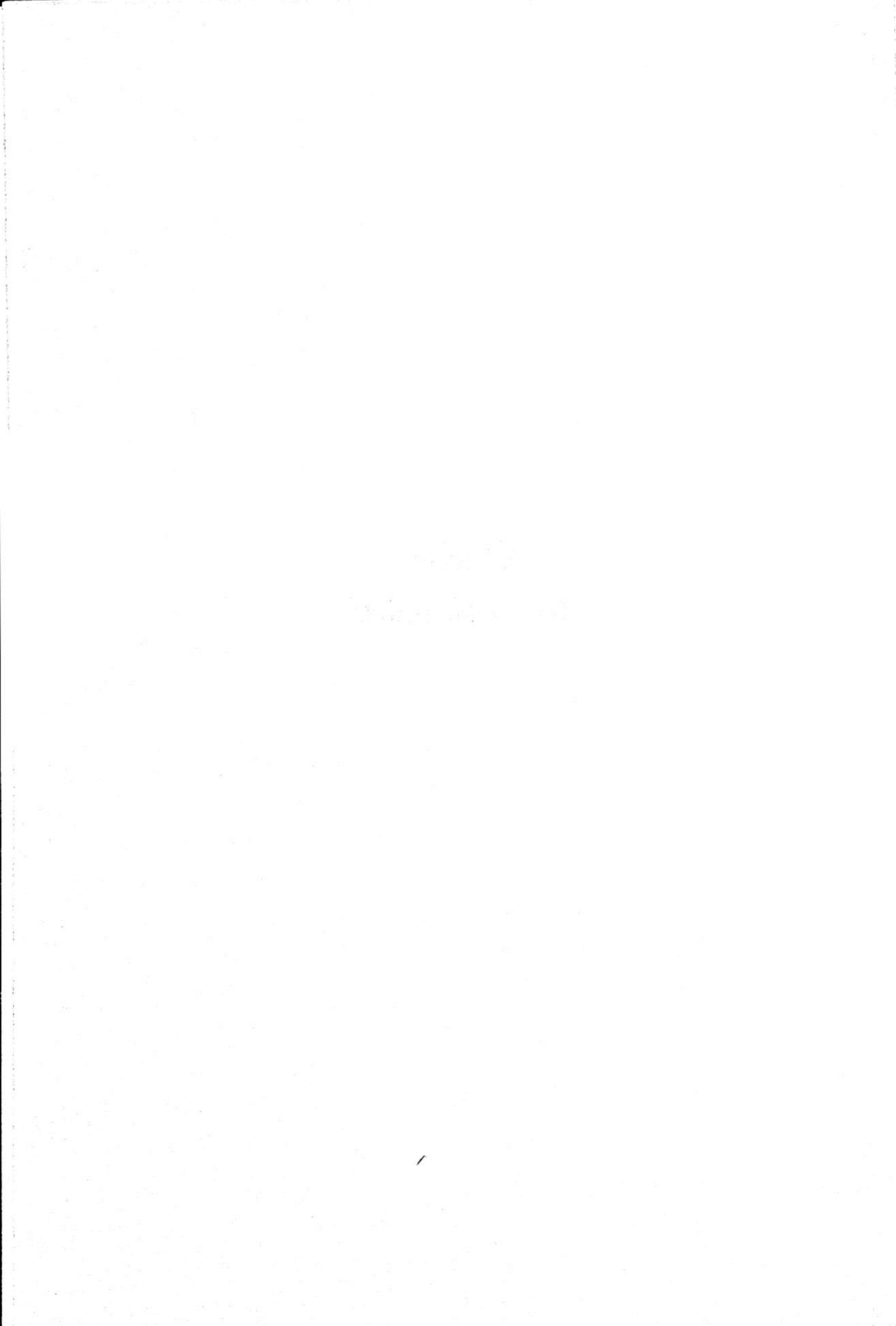
Carte du Pays d'Ouche
dessinée par Jean de La Varende

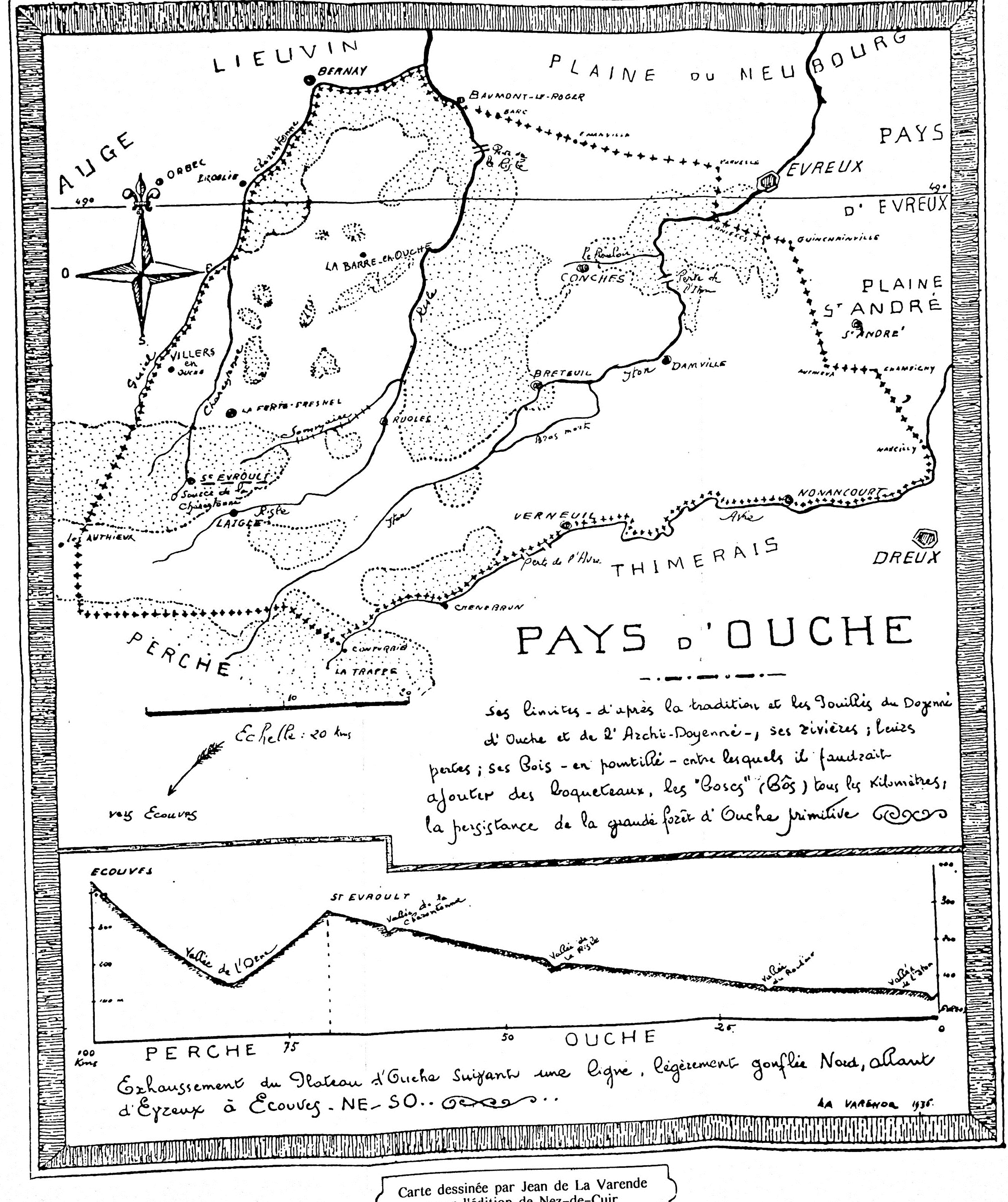


Cette édition réalisée par
PRÉSENCE DE LA VARENDE
a été tirée à 1.000 exemplaires
en souvenir du 110e anniversaire
de la naissance
de Jean de La Varende.
Maître d'œuvre : René Jeanne.
Composition au plomb sur Linotype
de Lino-Paris-Nord à Paris.
Impression typographique sur les
presses de l'Imprimerie Paul Koch
à Nogent-sur-Marne.
Achevé d'imprimer le 20 mars 1997
premier jour du Printemps.



Présence de La Varende
16, rue La Varende
14250 TILLY-SUR-SEULLES





Carte dessinée par Jean de La Varende pour l'édition de Nez-de-Cuir

